

CHARLES GRANDMOUGIN

LE RÉVEILLON

PIÈCE EN UN ACTE, EN VERS

*Représentée pour la première fois au Théâtre du Châtelet
le 17 Décembre 1891*

**Fête de la Société de Prévoyance et de Secours
Mutuels des Alsaciens-Lorrains**

PRIX : UN FRANC



J. ROUAM & C^{ie}, Éditeurs

14, RUE DU HELDER, 14

PARIS

1892

LE RÉVEILLON

Personnages :

MATHIAS, le grand-père, M. GOT, doyen de la Comédie-Française.

LISBETH, sa fille, M^{mo} JENNY THÉNARD, de la Comédie-Française.

MARGARÉT, sa petite-fille, M^{mo} MOLÉ-TRUFFIER, de l'Opéra-Comique.

CATHERINE, servante, M^{lle} Rachel BOYER, de la Comédie-Française.

La scène se passe en Alsace.

Intérieur simple, avec poêle de faïence, dressoir, horloge et table pour manger. Porte et fenêtre au fond.

La musique de la *Chanson d'Hirer* et de la *Patrie* a été composée par Clément LIPPACHER.

SCÈNE I

MATHIAS, LISBETH

(On entend la cloche sonner au loin, Mathias et Lisbeth rentrent de la messe de minuit, couverts de neige et secouant leurs manteaux.)

MATHIAS

La messe est dite : Triste ciel !
Encor la neige avec la bise !

LISBETH

C'est ainsi toujours à Noël !

MATHIAS

Je crois que, de mon temps, la nuit était moins grise ;
Ah ! ma vieillesse est sans gaîté !
Le deuil est dans les champs comme dans la montagne ;
Verrai-je seulement notre prochain été ?

LISBETH

Ne dites pas cela, car votre mal me gagne,
Père, quand vous parlez ainsi.

MATHIAS

Tu n'y peux rien, Lisbeth ; j'ai l'âge du souci.
Qu'elles sont donc loin, ces soirées
Où tous les nôtres étaient là, petits et grands,
Quand un souffle de joie emplissait nos contrées !
Ah ! les amis s'en vont, et nous serrons les rangs !
Les heures sont bien envolées.
Ils sont disparus, les avrils,
Où nous allions nombreux, voir fleurir les myrtils,
Sous l'ombre des sapins, dans la paix des allées.
Mais c'est ainsi, tout doit finir,
Moi, j'ai le passé pour seul rêve,
Pour refuge le souvenir !

LISBETH (*à part*)

Le bonheur bien vite s'achève...
Voici déjà longtemps qu'il a ses mauvais jours ;
Ce n'est pas seulement son âge
Ou la crainte du grand voyage
Qui mêle tant de fiel à ses moindres discours !
C'est !... Ah ! je le sais bien, ma tristesse est la sienne,
Mon cœur silencieux a d'intimes combats,
Je souffre comme lui, — la blessure est ancienne, —
Du chagrin trop connu dont on ne parle pas !

MATHIAS

Est-ce que Margaret doit rentrer ?

LISBETH

Pauvre fille !
Vous savez son amour profond pour la famille
Et qu'elle vous vénère avec dévotion ;
Mais je crois qu'elle ira faire le réveillon
Chez des amis plus gais que nous !

MATHIAS

Vraiment?

LISBETH

Moi-même,

J'ai voulu ce soir, tant je l'aime,
Qu'elle eût pour la Noël un peu plus de bon temps :
Elle est chez les Spörlein, près du moulin! —

MATHIAS

J'entends :

On rencontre là-bas quelque peu de jeunesse.
Entre gens du même âge, il faut qu'on se connaisse,
Puis, quand on a vingt ans, on a tout le soleil
Au cœur, l'horizon gris paraît toujours vermeil ;
Aussi, nos tristesses présentes
N'entrent pas bien à fond dans ces âmes naissantes ;
C'est la loi de nature, et de plus, ici-bas,
Les générations ne se ressemblent pas !
On nous ramènera Margaret, je l'espère !

LISBETH

N'ayez pas de souci de ce côté, mon père !
Le cadet des Spörlein est un sûr compagnon !

MATHIAS

Il fera jour, peut-être ?

LISBETH

Oh ! je ne dis pas non !
Ce n'est pas tous les soirs Noël !

MATHIAS

La chose est dite! --
Pendant notre sommeil, amuse toi, petite !
Et laisse parfois, loin des vieux,
Sourire ton printemps et rayonner tes yeux !

MARGARET, *(au dehors, chantant)*

Le sol est dur, la bise est bonne
C'est l'hiver au givre éclatant
Quand le soleil nous abandonne,
Nous nous réchauffons en trottant

Hé! là! holà! la nuit est belle
La colline blanche étincelle,
Et tant pis si les jours
Sont courts!
Vive la neige et les amours!

MATHIAS, (*écoutant*)

Je ne me trompe pas! oui! c'est sa ritournelle!
Drôle d'enfant! oui, c'est bien elle!
Il faut être fort jeune et fort gaie en effet
Pour chanter à cette heure et par le temps qu'il fait!
(*Entrée de Margaret et de Catherine*)

~~~~~

SCÈNE II

LES MÊMES,

*Margaret et Catherine portant des paniers, avec toute  
une famille de voisins.*

MATHIAS

Déjà!

LISBETH

Nous te croyions au moulin!

MARGARET

Quelle histoire!  
Vous me jugez bien mal si vous avez pu croire  
Que j'allais vous laisser tout seuls à la Noël,  
Par ce beau soir béni de la terre et du ciel!  
Ah! mais non! la tendresse à vous m'a ramenée  
Et j'entraîne avec moi toute une maisonnée,  
Ainsi que leur souper préparé pour ce soir;  
Sans oublier le vôtre!

LISBETH

On va vous recevoir  
De son micux!

MARGARET

Catherine, en honnête servante,  
Dans tout ceci fut ma complice.

CATHERINE

Et je m'en vante !  
(*Elle met ses paniers à terre*)

MATHIAS

Deux paniers !

CATHERINE, (*déballant*)

Oui, voici de la saucisse au foie,  
Du boudin qui sera grillé vite, de l'oie  
Aux marrons, que l'on vient de retirer du feu  
Et des pommes de terre en salade !

MATHIAS

Morbleu !  
Moi qui ne songeais qu'à dormir !

CATHERINE

J'ai mieux encore,  
Un Kugelhoff tout frais, doré comme l'aurore,  
De l'excellent Munster en boîte, et des beurrés  
Délicieusement savoureux et sucrés !

LISBETH (*à Margaret*)

Tu t'es donc ruinée ?

MARGARET

Et mes économies ?

MATHIAS

Vous n'êtes pas ma foi, des femmes endormies !

CATHERINE

N'est-ce pas ?

MATHIAS

La surprise a de quoi me charmer  
Et je connais ainsi ceux qui savent m'aimer  
Mais si l'on vient offrir le souper au grand-père  
Il veut en être aussi ; sa maison peu prospère  
A de quoi cependant arroser ces splendeurs :  
Tous ces mets violents ont d'intimes ardeurs  
Qu'il faut calmer avec le vin blanc des collines,  
Dans ces verres légers comme des mousselines !

CATHERINE

Moi, je connais le coin de la cave !

MATHIAS

Fort bien ;  
Monte-nous de quoi boire et qu'il ne manque rien !  
*(Sortie de Catherine)*

---

**SCÈNE III**

MATHIAS, LISBETH, MARGARET, CONVIVES

MATHIAS *(à Margaret)*

Tu veux que la maison cette nuit soit en joie,  
Et que notre chagrin dans la gaité se noie,  
Tout ceci de ta part me semble naturel  
Et tu fais un printemps des neiges de Noël !  
*(Ils se mettent à table)*

LISBETH

On va donc s'amuser comme autrefois ?

MATHIAS

Peut-être :

LISBETH

Qu'importe que l'hiver souffle à notre fenêtre :  
L'aïeul ragaillard n'a plus son air fâché !  
*(Rentrée de Catherine)*

---

## SCÈNE IV

LES MÊMES, CATHERINE

CATHERINE

Monsieur Mathias ! monsieur ! voici le vin bouché !  
Voyez qu'il est joli dans sa bouteille claire !  
Sa couleur si légère a vraiment de quoi plaire,  
Mais ne vous fiez pas aux flacons de vins blancs !  
Tout le feu du soleil est caché dans leurs flancs.

MARGARET

Noël nous rend toujours la gaité ! j'en suis sûre,  
N'est-ce pas ?

LISBETH

C'est rouvrir une ancienne blessure  
Que de vous évoquer, Noël's évanouis !  
— Ne me fais pas songer à de trop sombres nuits  
Lorsque, voici vingt ans, je te berçais encore,  
Lorsque.....

MATHIAS

N'en parlons plus !

LISBETH

C'est vrai, laissons éclore  
L'espérance ! ah ! plus tard, Margaret, tu verras,  
Si l'avenir d'un fils palpite dans tes bras,  
Que l'amour du pays n'est pas une chimère !  
Tu lui diras....

MARGARET

Que lui dirai-je ?

LISBETH

Doucement,  
Sur le rythme du bercement  
Tu chanteras en bonne mère :  
Do do, l'enfant do,  
L'enfant dormira tantôt

Dors, mon petit, fais de doux rêves,  
Car ton enfance est l'âge d'or;  
Et les belles heures sont brèves,  
Mais tout vient te sourire encor;  
Pendant l'été, les tourterelles,  
Frôlant le jardin de leurs ailes  
Et roucoulant avec douceur,  
Ou bien, par les soirs de décembre,  
Dans la tiédeur de notre chambre,  
Le poêle au ronflement berceur.

Plus tard s'entr'ouvrira ton âme,  
Comme un rosier sous le ciel bleu.  
Et, chérissant une autre femme,  
Tu m'oublieras sans doute un peu...  
Alors, tu pleureras peut-être  
Le temps calme où, sans rien connaître,  
Tu sommeillais entre mes bras;  
Où l'on souriait, côte à côte...  
Va! ce n'est jamais par ma faute,  
Mon petit, que tu souffriras!

Ah! l'heure fuit à tire d'aile,  
Quand on a son rêve avec soi!  
Tes vingt ans, heure solennelle,  
Viendront encor trop tôt pour moi!  
Pourtant, si la trompette sonne,  
Je te dirai, mieux que personne :  
« Pars, mon garçon! fais ton devoir!  
Dans la mitraille et la fumée.  
Ce n'est pas moi, ta mère aimée,  
Mais ton seul drapeau qu'il faut voir! »

Puis, à la fois fière et navrée,  
Je supplierai, chaque soirée,  
Notre-Dame de Bon-Secours  
De m'épargner cette heure amère  
Où je dirais, moi, pauvre mère,  
Sur la tombe de mes amours :  
Do, do, l'enfant do...  
L'enfant... dormira .. toujours!...

MARGARET (*émue*)

Ah! je vous entends bien!

MATHIAS

Eh! la fillette pleure!

MARGARET

Je ne suis plus la folle enfant de tout à l'heure !  
Et ne croyez jamais, grand-père bien-aimé,  
Que mon cœur soit frivole ou mon esprit fermé,  
Je comprends tout de vous, votre silence même,  
Car, vous le savez bien, on lit dans ceux qu'on aime !  
Pour vous le mieux prouver, et la chose a son prix,  
Je vais vous dire un chant, en votre honneur appris,  
Auquel vous trinquez bientôt, la tête haute,  
En buvant le vin clair, mûri sur notre côte.

*(Elle chante.)*

Quelle est l'image qui te suit  
Sous le soleil ou dans la nuit,  
Et qui, dans ton âme attendrie,  
Fait éclore parfois des pleurs ?  
C'est le berceau de tes bonheurs,  
C'est la patrie !

Le marin, perdu sur les mers,  
Gouffres bleus toujours entrouverts,  
Songe à la cabane fleurie  
Où ses vieux parents sont encor ;  
Ce que son cœur a pour trésor,  
C'est la patrie !

Ce qu'entend toujours le soldat,  
Dans le grondement du combat,  
Dans la voix de son chef qui crie  
Et dans la clameur des mourants,  
Dont la chute éclaircit les rangs,  
C'est la patrie !

Et quand je m'en vais tristement,  
Dans un pieux recueillement,  
Revoir les tombeaux où je prie,  
Je crois entendre les aïeux  
Qui me demandent, anxieux :  
Et la patrie ?

MATHIAS

Ça, viens que je t'embrasse ! ah ! Margaret, ta voix  
Ressuscite soudain mon âme d'autrefois,  
Et je me sens au cœur comme un rayon de gloire !

CATHERINE

Ecouter tout cela c'est meilleur que de boire !  
Mais, vous le savez tous, ici ; même en buvant  
Partout dans le pays, on en parle souvent !  
On réchauffe en secret les souvenirs qu'on aime,  
Ceux qui pensent le moins y pensent tout de même !

MATHIAS

O femmes ! ô bons cœurs, charme des mauvais jours !  
Quand on est la douleur, vous êtes le secours !  
Vous ramenez l'eau vive à la source tarie,  
En vos flancs est caché le sort de la patrie,  
Et vous êtes le sol fécond où, sous nos yeux,  
Dort tout un avenir, vaste et silencieux !

CATHERINE

Comme vous parlez bien, cette nuit, notre maître !

LISBETH

Mais vous même, mon père, avant de vous remettre  
A table, voudrez-vous, comme au temps d'autrefois,  
Nous dire quelque fable ou quelque chant ? Je bois  
A vous !....

MATHIAS

Merci ! trinquons !... Puisque c'est une fête  
Très joyeuse où l'aïeul peut en faire à sa tête,  
Et qu'on a tout le temps de causer jusqu'au jour  
Je vais dire : Le Vieux Tambour.

Le vieux tambour devant sa porte,  
Songeait, figure triste et forte,  
Et dans les choses du passé  
Il semblait à jamais fixé !

Tout à l'entour, dans le village,  
Peu de gens étaient de son âge,  
Car la mort méchante avait pris  
Beaucoup d'hommes en cheveux gris !

Les blés de mars perçaient la terre  
Quand soudain le clairon de guerre  
Sonna partout, et fit pâlir  
Ceux qui avaient peur de mourir !

Or, le vieux sortant de son rêve,  
Se dit : « C'est l'heure, je me lève,  
Je vais avec les compagnons  
Là-bas, où grondent les canons ! »

Et, rejoignant ses frères d'armes,  
« Va » dit-il à sa vieille en larmes,  
« Va ! nous nous reverrons bientôt,  
Ici..... ou peut-être là-haut ! »

Retrouvant son tambour sonore,  
Il se croyait tout jeune encore,  
Et ses poignets de laboureur  
Battaient la caisse avec fureur,

Les balles, rasant ses oreilles,  
Lui semblaient des fredons d'abeilles,  
Et les canons aux grandes voix  
Des amis connus autrefois,

Et quand la nuit était venue,  
Il couchait sur la terre nue,  
Il mangeait peu, marchait beaucoup,  
Et, parfois, buvait un bon coup.

Un matin, il fallut combattre  
Au petit jour, un contre quatre,  
Le tambour fit le coup de feu,  
Donnant du cœur à plus d'un bleu.

La bataille tonnait au large,  
Alors, on commanda la charge,  
Et chacun, de rage saisi,  
Mit la baïonnette au fusil.

Les clairons sonnaient en mesure,  
Et lui, battait d'une main sûre,  
A coups égaux, avec amour,  
La peau brune de son tambour !

Et ran, plan, plan ! la tête haute,  
Le régiment montait la côte.  
Et ran, plan, plan ! les rangs serrés  
Tombaient comme le foin des prés !

Ran, plan, plan! on mourait encore  
Qu'en haut, dans les feux de l'aurore,  
Le drapeau flottait, en haillon,  
Sur les débris d'un bastion.

Sans perdre un moment la cadence,  
Le vieux cria : Vive la France!  
Mais une balle, au même instant,  
Troua son cœur à bout portant!

Il tomba, la tête penchée,  
Sa croix d'honneur de sang tachée,  
Mais, se moquant bien de la mort,  
Sa bouche souriait encor!

Et les mains du soldat sans vie,  
Fidèle à la cause servie,  
S'agitant dans l'air tour à tour,  
Battaient encore du tambour.

